

qui avancent et les difficultés de la situation présente de l'Europe.

Le prince Napoléon va, dit-on, partir dans quelques jours pour faire un voyage sur les côtes de l'Adriatique. Le prince a assisté avant hier à un grand dîner qui lui fut offert en café de Paris quelques-unes des personnes qui étaient ses hôtes au Palais-Royal, mardi dernier. Il y avait en tout seize convives.

L'impératrice, contrairement à ce qui avait été annoncé, ne s'installera pas cet été à Enghien.

C'est le comte de Paris qui est l'auteur d'un livre dont on parle beaucoup depuis quelques jours : *Les associations ouvrières en Angleterre*. A propos de l'Angleterre, l'auteur traite les questions qui intéressent directement les classes laborieuses en France.

Un nouveau journal politique hebdomadaire a paru hier : il a pour titre : *Le droit des femmes* et n'est rédigé que par des hommes.

Ch. CAHOT.

Paris, lundi 12 avril.

Le discours de M. de La Valette est en général jugé un peu trop optimiste ; mais on s'accorde à reconnaître qu'il écarte toute éventualité de guerre avant les élections. C'était en effet une question très controversée que celle-ci : la guerre aura-t-elle lieu avant ou après les élections ? et chacune de ces deux hypothèses avait pour elle des arguments notables. Après le discours de M. de La Valette le doute n'est plus guère permis, et à moins qu'il ne surgisse des incidents que nul ne prévoit, tout conflit paraît impossible avant les élections pacifiques du scrutin, et l'époque des élections serait aussi rapprochée que le permettra la date de la clôture de la session. La date du 23 mai n'aurait plus rien d'in vraisemblable.

Je dois pourtant vous faire part d'une appréciation toute personnelle d'un homme d'Etat dont j'ai parfois reçu les confidences. Il est de l'école du docteur Tant-Pis, et ne voit pas souvent les choses en beau. La hâte avec laquelle le gouvernement va procéder aux élections, dit-il, peut cacher de profonds desseins. Au moment même où les puissances étrangères, indifférentes ou secrètement hostiles, croient la France tout entière occupée de la grande épreuve du suffrage universel, tout se préparera peut-être pour une formidable entreprise. Le mouvement de l'intérieur pourra cacher les batteries disposées vers l'extérieur, et les élections étant en somme favorables au gouvernement, il se présentera devant l'Europe fort de cette manifestation nationale, appuyé par une magnifique armée, et frappera un grand coup pour replacer la France au premier rang des puissances continentales.

Ce n'est là, je vous le répète, qu'une appréciation personnelle ; je la livre à vos méditations.

Les renseignements que publient les journaux belges contredisent les informations publiées par quelques-uns de nos journaux. Ainsi la Belgique serait résolue à ne pas ratifier les traités conclus par l'Est français ; ce serait là la pierre d'achoppement. Nous ne pouvons tarder à être renseignés sur ce point, car le Parlement belge reprend ses séances et les éclaircissements seront demandés au cabinet qui ne refusera pas de les donner.

Je puis démentir la nouvelle donnée hier par la *Patrie* d'un bail de 30 années consenti à la Compagnie de l'Est par le gouvernement belge ; je puis aussi affirmer qu'il interviendra une solution pacifique, mais que les traités conclus par l'Est français seront modifiés.

Du reste les bruits qui circulent cette après-midi sont essentiellement pacifiques. Les idées de guerre étant abandonnées, les projets de réformes nouvelles reparaitraient au premier plan : leur base serait la responsabilité ministérielle et le rétablissement de l'Adresse. Ce sont des bruits qu'il faut noter.

On assure que M. Haussmann est résolu à défendre lui-même au Sénat les actes de son administration dans la discussion qui s'ouvrira demain, et nul doute qu'il ne sorte de ce débat plus puissant qu'au préalable.

La liquidation de la caisse des travaux de Paris aurait pour effet d'arrêter momentanément et peut-être pour longtemps les grandes entreprises de démolitions. Les travaux commencés seraient achevés ; mais il n'en serait pas entrepris de nouveaux.

M. Degouve-Deunances, l'inépuisable pétitionnaire, vient d'envoyer au Sénat une pétition réclamant la restitution des biens de la famille d'Orléans.

L'Empereur s, dit-on, refusé de recevoir le célèbre publiciste allemand, le docteur Froebel, directeur de la *Gazette de l'Allemagne du Sud*. Il aurait été reçu par le prince Napoléon.

Le projet de loi portant suppression des livrets d'ouvriers ne sera pas envoyé à la Chambre dans cette session.

Le camp de Châlons sera ouvert officiellement le 1er mai.

C'était fête hier pour la population parisienne : Paris à cette époque de l'année est dans toute sa splendeur ; ses hôtes de l'hiver ne sont pas encore partis, et la population bourgeoise et ouvrière se met en mouvement pour jouir des belles journées de printemps. Les Champs-Élysées, le Bois de Boulogne, le Champ de Cources, de Longchamp offrent un coup d'œil résplissant. Le soleil a fait tort aux Théâtres, et la routine littéraire de la Gaîté a été

assez triste. M. Talbot a analysé la *Phédre* de Pradon dont nos professeurs nous ont dit tant de mal et que nous ne connaissons guère.

Le *Gutenberg* de M. Ed. Fournier est jugé avec indulgence par la critique ; mais l'auteur lui-même ne fait pas faute de reconnaître qu'il s'est fourvoyé et qu'une pièce sans amour n'a aucune chance de succès sur le théâtre moderne. M. Fayol a commis sur cette pièce le quatrain suivant.

Jeudi, l'Odéon en goguette,  
Pour Gutenberg fut sans pitié ;  
En dépit du nom du poète,  
Ce ne peut pas être un *four nié*.

Ce soir aux Italiens dernière audition de la messe de Rossini.

La reine d'Espagne assistait hier aux Courses du Bois de Boulogne, et se trouvait près de sa voiture sur un tertre en face des tribunes. L'Empereur, ayant appris sa présence, alla lui offrir son bras et la conduisit à la tribune impériale. Le duc et la duchesse de Madrid qui, étaient non loin de la reine, sont également montés dans la tribune impériale, et le public a pu voir, non sans surprise, la reine et le roi d'Espagne à la gauche de l'Empereur, et à sa gauche, après le prince impérial, la duchesse, puis le duc de Madrid, les six augustes personnes placées sur le même rang comme sur un banc. C'est le fait qui défraie la chronique du jour.

Ch. CAHOT.

BOURSE DE PARIS DU 12 AVRIL.

La Bourse ouvre à 70.65 avec 25 centimes, saluant ainsi le discours de M. de La Valette. Il est certain que sans affirmer la paix à tout prix, les déclarations du ministre sont les plus franchement pacifiques que le gouvernement nous ait faites depuis Sadowa. Sous ces impressions, notre marché se tient ferme sans se démentir jusqu'à la clôture qui a lieu à 70.70. Comme la place est peu engagée et que les transactions n'ont été presque nulles depuis le commencement du mois, il est probable que l'effet de ce discours a été en partie escompté par le mouvement d'aujourd'hui ; et puis, objectent les philosophes, quel serait le gouvernement assez osé pour avouer qu'il veut la guerre ; les plus grands conflits n'ont-ils pas toujours été précédés des plus grandes affirmations pacifiques ?

CELLIER.

Le télégraphe annonçait, il y a quelques jours, le meurtre d'un missionnaire français en Chine. L'arrivée de la malle anglaise ne nous laisse malheureusement aucun doute sur l'authenticité de cette nouvelle. Voici ce qu'on écrit de Hong-Kong aux *Missions catholiques* de Lyon, sous la date du 22 février 1869 :

Le 2 janvier dernier, une bande de sicaires, aux gages d'un ennemi acharné du nom chrétien, l'infâme Tchang, a attaqué la résidence du missionnaire de Yéou yang-tchéou. Après avoir fait sauter la porte d'entrée, les assassins pénétrèrent dans l'intérieur. M. Rigaud était agenouillé avec deux séminaristes sur les marches de l'autel. Ils le percèrent de deux coups d'épée, puis lui tranchèrent la tête, les bras, et les jambes. Cent personnes, dit-on, ont été massacrées avec le missionnaire. La résidence a été ensuite pillée et livrée aux flammes.

Tels sont, ajoutent les *Missions catholiques*, les détails sommaires que notre correspondant de Hong-Kong avait pu recueillir avant le départ du courrier. La malle française nous apportera très prochainement d'autres détails.

M. Jean-François Rigaud, membre de la Congrégation des Missions étrangères, était originaire du diocèse de Besançon. Il était parti pour le Su-tchuen oriental le 31 mars 1862. Il vint d'arriver de son sang une terre récemment arrosée du sang d'un autre martyr : c'est à Yéou yang-tchéou que M. Mabileau fut cruellement mis à mort le 29 août 1863. Comme son glorieux confrère, il est tombé sous le poignard aiguilé par la haine et soudoyé par l'argent du général Tchang, persécuteur toujours implacable et toujours impuni.

La persécution qui désole le district de Yéou yang-tchéou a commencé il y a cinq ans ; avec la mission elle-même. A l'aide de nos dernières correspondances, nous allons résumer l'histoire de cette laborieuse fondation.

Le provincial du Su-tchuen oriental, M. L. Bleitery, nous écrivait le 21 octobre 1868 :

Le district de Yéou yang, qui comprend plusieurs villes et un vaste territoire, est habité par des peuples aborigènes soumis aux Chinois depuis une époque assez récente. Il n'y a que cinq ou six ans qu'on a commencé à travailler à leur conversion. L'œuvre de Dieu allait à grands pas ; on comptait déjà plus de dix mille néophytes, lorsque éclata tout à coup un premier orage. Dès qu'il parut calmé, Mgr Deshayes crut devoir envoyer à Yéou yang M. Mabileau, son provincial, pour réparer les désastres. Vous savez ce qui advint : trois mois après son arrivée, le missionnaire succombait sous les coups des persécuteurs.

Tout près de la maison de Tchang, auteur de la mort de M. Mabileau, se trouve la plus intéressante, mais aussi la plus éprouvée de nos nouvelles chrétiens. Il y a là environ deux mille chrétiens. Depuis quatre ans ils n'ont pas cessé d'être poursuivis à outrance. Leurs maisons n'existent plus, pour la plupart ; les femmes ont été avec leurs enfants, et ceux ou trois cents hommes se sont retranchés

dans une mauvaise enceinte murée où ils se défendent.

Sans ressources d'aucune sorte, mais animés par l'imminence même du péril, ils ont tenu tête, durant plusieurs mois ; l'année dernière, à une armée de 3,000 hommes que Tchang était allé recruter dans le Kouy-tchéou. Nous les croyions tous perdus, lorsque nous apprîmes leur triomphe : un païen puissant, sensible à la justice de leur cause, leur avait prêté main forte, et les ennemis avaient dû se retirer. Cette année-ci, au printemps, l'attaque s'est renouvelée sans plus de résultat. Au moment où je vous écris, nos mêmes bandes de rebelles venus de Kouy-tchéou à l'appel de notre irréconciliable ennemi. Tout dernièrement je recevais la nouvelle que leur cause triomphait et que les païens du pays se joignaient à eux, car les païens ne sont pas non plus à l'abri des violences des rebelles. Ces bandes pillent tout sur leur passage. On dit que plus de cent familles païennes ont eu leurs demeures incendiées.

Quant aux mandarins, ils se tiennent à l'écart et laissent faire. Leurs sentiments sont connus : ils voudraient voir les chrétiens éteints, et comme il ne leur est pas permis de les persécuter ouvertement, ils sont heureux que d'autres le fassent. Ce Tchang, qui introduit les rebelles dans le Su-tchuen, devrait, d'après les lois de l'empire, être puni du dernier supplice. Mais cette fois, les rôles sont intervertis : Tchang est l'ami du bien public ; les chrétiens sont des rebelles qui troublent l'ordre et menacent la sécurité de l'Etat.

Le 23 octobre, M. Rigaud écrivait de sa résidence de Yéou yang à M. L. Guérin, directeur au séminaire des Missions-étrangères :

Nos inquiétudes se sont dissipées et le calme est revenu dans le district. Le temps des examens si redouté par nos chrétiens et par ceux des païens qui se disposent à embrasser la foi, est passé depuis une vingtaine de jours sans avoir fait éclater aucun complot. Rendons-en grâce à Dieu, qui paraît avoir des vues de miséricorde sur cette population. Le retour prochain des prêtres indigènes obligés de quitter momentanément le poste sera, je n'en doute pas, le signal de nombreuses conversions.

La maison que j'avais fait acheter à Siou-chan a été détruite avec une fureur vraiment diabolique. Les païens font ce qu'ils peuvent pour nous empêcher de rester en ce pays.

Vous savez la guerre cruelle déclarée à nos chrétiens de Ho-ché-ia, une des stations du district de Yéou yang. Il y a peu de temps, les persécuteurs, après avoir recruté les mauvais sujets du voisinage qu'ils payèrent grossièrement, ont brûlé les maisons et pillé les moissons de presque tous les chrétiens. Les païens qui nous témoignaient quelque intérêt ont eu beaucoup à souffrir. Le seul fait de vendre aux chrétiens les choses nécessaires à la vie, et surtout le fait de leur donner asile, étaient des crimes irrémissibles. Toutefois, les mandarins, voyant que ces vexations dégénéraient en révolte, ont fini par s'en préoccuper. Le mandarin militaire est parti à la tête de deux cents soldats pour rétablir l'ordre. Nous ne savons s'il y parviendra. Les chrétiens, sans maisons, sans ressources, sans vivres, sont venus en foule auprès de moi. Comment subvenir à de si grandes misères ? Et parmi ceux qui sont restés dans ce pays, combien habitent les grottes, les entrées des montagnes, manquant de vivres et de vêtements ! L'avenir ne fait qu'accroître nos inquiétudes. La famine est proche ; Je quoi vont se nourrir tant de malheureux ?

Enfin, le 21 décembre 1868, M. Rigaud écrivait les lignes suivantes, les dernières qu'il adressa à MM. les directeurs du séminaire des Missions-étrangères :

La persécution continue à Ho-ché-ia, elle vient de se rallumer furieuse à neuf lieues d'ici, dans les chrétiens de Souk-ho et de Moa-pu-tchang, où l'on a massacré trois chrétiens, enchaînés une dizaine d'autres néophytes dont on a pillé les biens, brûlé les maisons. Des nouvelles analogues nous arrivent de plusieurs autres chrétiens. Ces cruels ennemis sont des rebelles qui, après avoir ruiné nos néophytes, s'attaquent assez volontiers aux païens eux-mêmes. Nous voici donc de nouveau menacés d'une persécution qui pourrait prendre d'assez larges proportions. — Daignez prier pour nous et pour ce malheureux pays.

On sait comment allaient se réaliser, dix jours plus tard, les douloureux sentiments du missionnaire.

On lit dans le *Journal de Bruxelles* :

A la suite des scènes déplorables dont Seraing a été le théâtre dans la soirée de vendredi, en présence de l'attribution des ouvriers, M. le bourgmestre fit demander du renfort. Trois bataillons, du 1er et un du 4e régiment de ligne, en garnison à Liège, furent envoyés à Seraing, où ils arrivèrent de dix heures à minuit. Toutes les dispositions pour l'arrivée des troupes avaient été prises par le capitaine d'état-major Cenard, attaché au général Lecocq, commandant la division territoriale.

A leur arrivée, les troupes, placées sous le commandement du colonel Van Laethem, du 1er de ligne, occupèrent les divers endroits où les désordres étaient le plus à craindre, mais le gros de la troupe occupa l'établissement Cockerill.

C'est aujourd'hui jour de paie de quinze dans cet établissement, où il n'y a pas moins de 3,000 ouvriers, et on n'entend pas sans quelque inquiétude. La paie s'effectuait tranquillement, et la journée se

passa sans désordres ; déjà on se flattait de l'espoir que tout était fini, lorsque vers six heures du soir les autorités furent informées que les ouvriers se dirigeaient en masse sur la grande route de Seraing, vers l'établissement Cockerill.

Les autorités, les deux compagnies du 1er de ligne, 50 artilleurs à cheval faisant partie d'un escadron d'artillerie arrivé dans l'après-midi, la gendarmerie venue de Liège, les brigades de seraing et d'Engis se portèrent immédiatement vers l'entrée de l'établissement. Cette entrée donne dans la rue du Bac, qui a environ six mètres de largeur ; à droite de l'entrée elle se prolonge jusqu'à l'Espérance, à gauche jusqu'au chemin de fer de Seraing à Liège. Des six heures et demie, la rue était envahie par une masse immense d'ouvriers et de femmes, sifflant, poussant des cris, de huées ; à mesure qu'approchait la nuit, leur attitude devint plus menaçante. Les pierres commençaient à tomber ; aux huées succédaient les vociférations, les menaces. « A mort ! qu'on les tue ! » hurlaient quelques forcés.

En vain le bourgmestre et les autorités civiles engagèrent-ils les émeutiers à se retirer, leur faisant pressentir les dangers auxquels ils s'exposaient ; La foule grandissant et son attitude devenant à chaque moment plus hostile, plus menaçante, M. Dubois procureur du Roi, fit les trois sommations d'usage.

A chaque sommation succédait un roulement de tambour ; à chaque sommation les grévistes répondaient par des huées, des coups de pierres.

C'est alors que le colonel Van Laethem commanda la charge, les artilleurs à cheval en tête, se divisant en droite et de gauche, appuyés par l'infanterie et la gendarmerie. Une effroyable mêlée eut lieu. La route était plongée dans une obscurité presque complète. Deux réverbères placés à l'entrée de l'usine projetaient sur cette scène une lueur lugubre.

Pendant dix minutes on n'entendit plus que des cris de douleurs et de colère, le piaillement des chevaux, le cliquetis des armes, le bruit des crosses rasant le pavé, le bruit sourd des pierres et des fenêtres avoisinantes. Puis la rue semblait déserte. Les soldats rentrèrent à l'usine. Leur aspect, leurs habits déchirés, les épaulettes arrachées, les baïonnettes tordues, et puis... le sang qui couvrait leurs armes, n'indiquaient que trop bien que la mêlée avait dû être terrible.

Les blessés ont dû être nombreux. Des morts, il y en aura aussi. On ne pourra les compter que demain. Lorsque vers neuf heures, profitant d'un instant de répit, — car à tout moment les émeutiers reparaissent et les charges recommencent, — l'inspecteur des lignes télégraphiques nord-belges est l'obligeance de me conduire à la gare par un chemin détourné, nous trouvâmes sur notre route deux hommes râlant l'un à côté de l'autre, fendu d'un coup de sabre, l'autre le ventre perforé d'un coup de baïonnette.

Lorsque, après la première sortie, M. Kamp, bourgmestre, voulut se rendre à sa demeure, située à quelques pas de l'usine, pour s'assurer si des émeutiers ne s'y étaient pas introduits, il fut bientôt obligé de rebrousser chemin ; il fut accueilli par une grêle de pierres, tandis que des menaces de mort étaient lancées de divers côtés, sans que, par suite de l'obscurité profonde qui régnait, l'on pût se rendre compte d'où partaient ces pierres et ces menaces.

Le fils de M. Soubre, directeur du Conservatoire, et le fils de M. Jamme, commissaire d'arrondissement, ont été atteints à la tête par des projectiles et ont reçu des blessures heureusement peu graves. Un étudiant de Liège a reçu un coup de baïonnette.

Six émeutiers ont été arrêtés. Sur l'un on a saisi un énorme couteau poignard, sur un autre un morceau de fleuret dé-moucheté.

On a fait fermer tous les cabarets et toutes les fenêtres.

La nuit passée a été relativement calme. Les militaires sont restés sous les armes.

Plusieurs charbonnages se sont mis en grève hier après midi. Des bruits sinistres courent sur les projets d'émeutiers. Le régiment de chasseurs à cheval de Louvain est arrivé dans la nuit à Liège. La garnison de Hasselt remplace celle de Liège.

## CHRONIQUE LOCALE.

Le Jubilé de Pie IX a été célébré solennellement à Roubaix et à Tourcoing. Dès le matin, un grand nombre de maisons s'étaient pavées comme aux jours de processions. Le soir il y avait des illuminations dans presque tous les quartiers. On voyait que nos cités industrielles avaient voulu manifester hautement leur admiration et leur respect pour le grand Pontife romain.

Lundi à onze heures une Messe solennelle a été célébrée en l'église Saint-Martin. L'église était trop petite pour contenir la foule immense qui s'y pressait. M. le chanoine Dayez a retracé, avec le talent qu'on lui connaît, les principales phrases du pontifical de Pie IX, le plus grand Pape depuis Saint-Pierre. Il a montré la protection providentielle dont la papauté a été entourée de tous temps, mais particulièrement depuis 20 ans, et dans un magnifique mouvement oratoire, il a supplié le Prince des Apôtres de permettre que le pontifical de Pie IX dépasse le sien en durée, afin que l'église conserve longtemps encore son chef vénéré.

La quête faite par des membres du

cercle Ozanam pour le Jubilé de Saint-Pierre, a produit plus de 1,000 fr.

Le soir, le cercle Ozanam, qui a pris l'initiative de la manifestation, avait convié un certain nombre de personnes à une réunion littéraire. L'un des membres a exposé, en excellents termes, l'origine et le but du Cercle. En terminant, il a fait appel à toute la jeunesse catholique pour le développement d'une œuvre qui est tout à la fois une œuvre d'intelligence et et une œuvre de charité. A plusieurs reprises, le jeune orateur a été interrompu par les applaudissements sympathiques de l'assemblée.

Un historique de la vie et du pontifical de Pie IX — œuvre aussi bien pensée que bien écrite — a été lue ensuite. Lorsque, dans le cours de son récit, l'auteur évoqua le souvenir de nos jeunes concitoyens qui sont allés verser leur sang sur la terre d'Italie pour l'indépendance de la Papauté et la liberté des catholiques, des applaudissements émus et chaleureux éclatèrent de toutes parts et témoignèrent des sympathies des auditeurs pour une belle et noble cause.

Une pièce de vers, dédiée à Pie IX et récitée avec un goût parfait, termina cette fête intime dont tous ceux qui y ont assisté conserveront bon souvenir.

On sait qu'un amendement au budget demande que les droits d'octroi soient abolis dans toutes les villes de France, à partir du 1er janvier 1870. La commission a rejeté naturellement cette motion fantaisiste. Mais elle a émis le vœu que, par une prudente administration communale, on arrive à ne demander à l'octroi que les ressources vraiment nécessaires, afin de ne pas exagérer des taxes qui sont souvent une gêne et peuvent devenir une entrave pour le commerce et l'agriculture. C'est parler d'or. Malheureusement, il n'est pas si facile que l'on croit la commission du budget d'arrêter les municipalités dans la voie des dépenses.

Hier matin ont eu lieu à Lille, les funérailles de M. G. Pommeret, vétérinaire, emporté en quelques heures à l'âge de 39 ans.

M. R. Telliez, juge au tribunal civil de Lille, a prononcé, au nom du Comité agricole dont le défunt était membre, le discours suivant :

La ville de Lille perd un de ses citoyens qui comptait parmi les plus aimés et les plus utiles. Dans notre contrée féconde, où les progrès de l'agriculture le disputent à ceux de l'industrie, et où, d'ailleurs, les goûts hippiques offrent de salutaires distractions, deux hommes éminents par le savoir et l'amour de leur profession avaient conquis à un égal degré, l'estime et les sympathies générales.

J'ai nommé Georges Pommeret et son oncle qui se complétaient si merveilleusement au profit de leur culte, l'art vétérinaire. C'est d'eux qu'on pouvait dire qu'ils semblaient n'avoir qu'une même intelligence et un même cœur. Droiture et dévouement, telle était leur devise.

De ces deux hommes l'un disparaît, et c'est celui qui plus jeune, formé par l'autre, devait un jour, suivant les lois ordinaires, résumer en lui ces deux existences.

De ceux qui ont connu Georges, quel est celui qui eût pu croire qu'il lui aurait été refusé de donner jusqu'à la dernière heure, à son oncle, les marques d'une tendresse filiale. Les décrets de la Providence sont parfois de cruelles énigmes.

Doué des plus heureuses qualités, affable, prompt à obéir, chaud et sûr dans ses affections, Georges s'était fait de nombreux amis, et les regrets qu'il laisse auront un long retentissement.

Et pourtant, Messieurs, n'oublions pas que devant une douleur plus profonde encore, la nôtre devra se taire. Georges nous légua en mourant : celui d'adoucir l'affliction des siens. Ce pieux devoir nous le rappelle.

Adieu, Georges, adieu !

Vendredi, vers quatre heures et demie du matin, un commencement d'incendie s'est manifesté chez le nommé Deré, ouvrier de fabrique, à Tourcoing, qui vit séparé de sa femme et se livre habituellement à la boisson.

Les voisins ont éteint promptement le feu qu'on attribue à Deré lui-même. Deré a été mis en état d'arrestation.

L'habitation de Deré fait partie d'un groupe de maisons situées au Pont-des-Plats, appartenant à M. Erasme Nollet.

(Indicateur.)

ourdisseur, a contracté un engagement militaire à la mairie de Lille, le 27 janvier dernier. N'ayant, dit-il, trouvé personne à l'intendance, il a rédigé, et,